

La logique de l'usage des concepts chez KANT et WITTGENSTEIN : qu'est-ce que la clarification conceptuelle de la pensée ?

EULOGIE FRANCK AKODJETIN
PHILOSOPHIE DU LANGAGE ET LOGIQUE FASHS
UNIVERSITÉ D'ABOMEY-CALAVI, BÉNIN

RÉSUMÉ:

Ce papier se veut un examen de la logique qui préside à la démarche méthodologique et à la posture intellectuelle de deux penseurs que rien, à première vue, ne semble lier. En effet, d'ordinaire, de nombreux philosophes font recours au vocabulaire du langage courant de leur temps dans l'élaboration et l'expression de leur théorie philosophique respective. Avec Kant et Wittgenstein, la démarche est différente. Au sujet de l'usage qu'ils font des concepts par exemple, deux attitudes s'observent : soit les anciens concepts sont vidés et rechargés de nouvelles significations sémantiques, soit de tout nouveaux concepts sont créés pour traduire des réalités anciennes ou nouvelles, tout ceci porté par un style transcendantal commun.

Mots-clés : Démarche méthodologique, concept, logique, Kant, Wittgenstein.

ABSTRACT

This paper is a review of the logic that presides over the methodological approach and the intellectual posture of two thinkers that nothing, at first glance, seems to link. Indeed, usually, many philosophers make recourse to the vocabulary of the colloquial language of their time in the development and expression of their respective philosophical theory. With Kant and Wittgenstein, the approach is different. On the subject of the use they make of the concepts for example, two attitudes can be observed: the old concepts are emptied and reloaded new semantic meanings, either all new concepts are created to translate ancient realities or news, it carried by a common transcendental style.

Keywords: Methodological approach, logical concept, Kant, Wittgenstein.

INTRODUCTION

« Le professeur ne doit pas apprendre des pensées à ses apprenants mais leur apprendre à penser. » Cette affirmation d'Emmanuel Kant traduit, pour tout philosophe, la nécessité de la réflexion personnelle. Or, la matière première de la réflexion n'est rien d'autre que le concept¹. Celui-ci a souvent été la cause des reproches assenés à la chose philosophique qui, du fait du jargon trop sophistiqué dont elle use et parfois abuse, repousse plus d'un. Bien qu'étant, dans la plupart des cas des mots usuels, les concepts philosophiques recèlent tout un autre contenu : c'est là la spécificité du langage philosophique. Aussi dans le but de le rendre plus accessible, de nombreux philosophes comme Kant et Wittgenstein se sont attelés à donner un contenu précis au langage philosophique : ceci permet de clarifier leurs pensées. Nous adopterons un plan *triadique*² dans la suite de notre développement : nous commencerons par une clarification conceptuelle ; ensuite nous dirons l'importance du concept chez Kant et la nécessité de la clarification des pensées chez Wittgenstein ; enfin nous ferons une analyse comparative de Kant et Wittgenstein sur la question des concepts dans la formulation de leur théorie respective.

I- RENDRE LE LANGAGE PLUS CLAIR : LA NATURE DU CONCEPT CHEZ KANT ET WITTGENSTEIN

L'importance des concepts en philosophie n'est plus à démontrer. Le concept est avant tout un mot qui a été créé ou inventé par un auteur pour répondre ou exprimer une problématique précise.

1-1 Les concepts chez Kant : de la création à la re-création

L'essentiel de notre analyse s'appuie sur le premier des ouvrages majeurs de Kant : *Critique de la raison pure*. Connue comme idée chez les philosophes modernes, le concept est, selon Kant, ce qui unifie le divers de la sensation. Le mot concept selon Kant est en effet, « cette conscience qui réunit en une représentation le divers perçu successivement et ensuite reproduit » (Kant, *Critique de la raison pure*, 1987, Livre I, ch. 2, p.116). Ensuite, il définit les concepts suprêmes de la connaissance comme des catégories de l'entendement dans la *Critique de la raison pure*, par exemple, « catégories ici, est un concept fondamental *a priori*, instrument de liaison, issu de l'entendement, permettant d'unifier le sensible »³.

L'analyse du concept est, dans *Critique de la raison pure*, l'objet de tout le Premier Livre de la Logique transcendantale. Le concept, dit Kant, ne se rapporte à des objets qu'indirectement, au travers des intuitions particulières dont il est, en un sens un résumé. Un concept est « une représentation générale de ce qui est commun à plusieurs objets, par conséquent aussi une idée susceptible d'entrer dans celle de plusieurs choses différentes » (Kant, *Critique de la raison pure*, 1987, p.146).⁴ Aussi, il y a deux espèces bien distinctes de concepts, mais qui ont cela de commun, que toutes deux se rapportent entièrement *a priori* à

¹ Luc de Branbère, Qu'est-ce que le concept ? [en ligne], 2010.

² Concept hégélien (Cf. Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, éd. Gallimard)

³ Jacqueline Russ, *Philosophie, Les auteurs, les œuvres*, Ed. Bordas, Paris, 2003, p. 234.

⁴ Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, Paris, FLAMMARION, éd. 1987, p.146

des objets : « Ce sont les concepts, de l'espace et du temps, comme formes de la sensibilité, et les catégories, comme concepts de l'entendement critique de la raison pure »⁵.

Ce que Kant écrit au sujet du concept, notamment dans son ouvrage ci-dessus cité, révèle à quel point le concept est un outil privilégié de l'esprit. Du concept de l'*entendement* il dit :

*« Les concepts de l'entendement sont conçus a priori antérieurement à l'expérience et en vue de l'expérience, mais ils ne contiennent rien de plus que l'unité de la réflexion sur les phénomènes, en tant que ces derniers doivent appartenir nécessairement à une conscience empirique possible. Eux seuls rendent possibles la connaissance et la détermination d'un objet. Ils fournissent donc la matière première pour le raisonnement et il n'y a point avant eux de concepts a priori d'objets d'où ils pourraient être conclus. Au contraire, leur réalité objective se fonde uniquement sur ce que, constituant la forme intellectuelle de toute expérience, il faut qu'on puisse montrer leur application dans l'expérience »*⁶

Le concept *rationnel* se rapporte à une connaissance dont toute connaissance empirique n'est qu'une partie ; connaissance à laquelle sans doute une expérience réelle n'atteint jamais complètement. Les concepts rationnels servent à comprendre comme les concepts *intellectuels* servent à entendre (les perceptions). Puisqu'ils renferment l'inconditionné, ils se rapportent à quelque chose où rentre toute expérience, mais qui n'est jamais en lui-même un objet de l'expérience c'est-à-dire quelque chose à quoi nous conduit la raison dans les conclusions qu'elle tire de l'expérience, et d'après quoi elle estime et mesure le degré de son usage empirique, mais qui ne constitue jamais un membre de la synthèse empirique.

Kant voit aussi le concept dans la *Critique de la raison pure* comme une règle :

*« La philosophie transcendante a ceci de particulier qu'outre la règle (ou plutôt la condition générale des règles) qui est donnée dans le concept pur de l'entendement, elle peut indiquer aussi en même temps a priori le cas où la règle doit être appliquée. D'où vient l'avantage qu'elle a sous le rapport sur toutes les autres sciences instructives (les mathématiques exceptées) »*⁷.

1-2 Le concept selon Wittgenstein : l'ambiguïté de l'« être »

Selon Wittgenstein, la crise de la connaissance est profondément liée à l'usage peu rigoureux que nous faisons du langage. Par exemple, le mot « être » est un terme ambigu car il signifie deux choses : « d'un côté, il désigne ce qui existe d'une façon sensible et d'un autre côté, il est un instrument intellectuel permettant de relier un sujet avec ses prédicats de façons à pouvoir identifier celui-ci d'où le double sens de ce terme à cheval entre le vécu et le conçu ». (Jacqueline Russ, 2003, p.457)

⁵*Ibid.*

⁶ Emmanuel Kant, « Logique transcendante, Dialectique transcendante » in *Critique de la raison pure*, Livre I, p.261.

⁷ Emmanuel Kant, « Logique transcendante, Dialectique transcendante » in *Critique de la raison pure*, Livre I, p. 109.

Le « *jeu de langage* » désigne l'ensemble composé par le mot et l'activité humaine dans lequel il est employé. Le langage ne consiste plus alors à montrer des choses mais à produire des actions.

Le *monde* est pour Wittgenstein, « totalité des faits, non des choses, car la totalité des faits détermine ce qui a lieu, et aussi tout ce qui n'a pas lieu » (Wittgenstein, 1953, p. 40). Le sens du monde doit être en dehors de lui. Dans le monde, toute chose est comme il est, et tout arrive comme il arrive, « il n'y a en lui aucune valeur et s'il y en avait une elle serait sans valeur »⁸.

La *proposition* est une « image logique d'un état de choses exprimant la structure relationnelle que celles-ci entretiennent entre elles »⁹. « Toute image est en même temps image logique »¹⁰. De même dans son ouvrage le *Tractatus logico-philosophicus*, la proposition est vue comme une image de la réalité, c'est-à-dire, un modèle de la réalité, telle que nous nous figurons, « car je connais par elle la situation qu'elle présente, quand je comprends la proposition. Et je comprends la proposition sans que son sens m'ait été expliqué »¹¹.

Ainsi le recours à quelques vocabulaires montre qu'à l'étape actuelle de notre analyse, ces deux penseurs font un usage spécial des concepts. Dans l'élaboration de leur philosophie, Kant et Wittgenstein se servent abondamment de concepts existants ou créés à dessein. C'est cette attitude que nous allons examiner à travers l'exposé analytique des doctrines des deux auteurs pour voir la spécificité de chacun mais aussi leurs ressemblances dans le maniement ou parfois la manipulation qu'ils font des concepts.

II- LES CONCEPTS, INSTRUMENTS OPERATIONNELS ET OPERATOIRES

2-1 Le kantisme et les concepts-clés dans la quête de la connaissance

La philosophie de Kant répond de manière cruciale à la question suivante : « Que peut légitimement notre raison ? » La *Critique de la raison pure* se veut être, de prime abord, la réfutation de toute métaphysique dogmatique pour la fondation d'une nouvelle métaphysique ayant un caractère plénier de science. La raison d'un tel projet est l'état de contestation dans lequel végétait la métaphysique au XVIII^{ème} siècle. Ce fut une métaphysique théiste tombée dans le discrédit face à l'avènement des sciences qui ont un caractère de certitude objective. Son investigation n'aura pas un caractère psychologique¹² mais plutôt un caractère logique ou d'une « clarté discursive » résultant des concepts¹³ puisqu'elle sera développée sous la forme d'un jugement¹⁴.

⁸ *Ibidem*.

⁹ *Ibid.* p. 33.

¹⁰ *Ibid.* p.52.

¹¹ *Ibid.* p.53

¹² Cf. Emmanuel Kant, « Préface de la seconde édition » in *Critique de la Raison Pure*, p.18.

¹³ *Ibid.*, p.12.

¹⁴ Cf. Jean Lacroix, *Kant et le Kantisme*, Col. Que sais-je ?, Paris, PUF, p.12.

Ceci revient à dire que Kant procède avec les concepts comme un magicien procède pour créer du nouveau à partir de l'ancien ou parfois du neuf à partir du déjà-vu. Donnant un caractère nouveau ou un nouveau contenu aux concepts à travers un argumentaire bien structuré, Kant en vient à découvrir et inventer la distinction entre le *phénomène* et le *noumène*, la *pensée* et la *connaissance*, suite à sa quête sur le fondement des jugements, facteur de toute connaissance possible.

2-1-1 Kant face au dogmatisme métaphysique et au scepticisme

Qu'il nous souvienne, la métaphysique oscillait entre le dogmatisme et le scepticisme. La métaphysique dogmatique ou rationnelle a eu pour tenants Descartes, Spinoza Malebranche Leibniz...tandis que le scepticisme est beaucoup plus développé par les empiristes.

Les premiers voulurent donner à la philosophie une certitude comparable à celle des mathématiques mais la fondèrent sur Dieu, lien entre la pensée et le monde. Deux conséquences en découlèrent : la relation de l'homme à Dieu et l'homme qui possède la connaissance imparfaite. La métaphysique est alors considérée comme une science qui s'occupe de l'immatérialité des choses et prétend faire un discours sur Dieu. Elle est, d'après Descartes, la fondation et la base de toute science (Cf. l'Arbre de Descartes).

Descartes a eu pour objectif d'étendre la certitude mathématique à la philosophie. Son système est fondé sur deux présupposés : les idées innées en nous et le Dieu véracé qui fait la médiation entre les idées et la vérité des choses. Après l'axiome du *cogito*, l'idée d'*étendue* puis de *figure*, de *nombre* et de *mouvement* sont les idées innées. Avec l'idée du Dieu véracé, Descartes déclare « Si on ignore Dieu, on ne peut avoir de connaissance certaine d'aucune autre chose » (Descartes, *Principes* I.13.). Kant, par contre, utilisera le principe des principes *a priori* mais en réfutant l'idée de Dieu comme fondement.

Leibniz aussi fera recours à Dieu mais avec un système tout autre que celui de Descartes, lui qui, à la différence de Descartes, ne réfute pas l'existence du monde sensible, mais trouve l'*infini* partout et donc pas seulement comme attribut de Dieu (Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*). Chez Kant, c'est la *raison* qui sera le principe unificateur et non Dieu à travers la monade.

Les derniers, les empiristes soutiennent que la connaissance est essentiellement issue de l'expérience. Ils accordent le *prima* à l'induction en opposition à la métaphysique rationaliste et refusent l'existence de principes *a priori*. John Locke chercha la genèse des idées dans la sensation. Kant nomme cela la « physiologie de l'entendement » dont il reconnaît le but louable mais la méthode erronée.

Toute science suppose un concept produit par l'entendement et une intuition fournie par la sensibilité. La métaphysique comme science est alors impossible car elle appréhende les choses mais pas dans une méthode scientifique. Kant fait la distinction entre la connaissance de la chose en soi qui est un savoir absolu et la limite de la raison et le fait de le penser. On ne

connaît pas la chose en soi mais on la pense. Mais alors comment ? Par le passage des jugements analytiques et synthétiques au jugement synthétique *a priori*.

Ainsi la connaissance est un jugement et Kant en distingue deux types : le *jugement analytique* en laquelle le prédicat répète ce qui est contenu dans le sujet, puis le *jugement synthétique* à travers laquelle le prédicat apporte ou ajoute quelque chose de nouveau au sujet. Le jugement analytique n'a pas besoin de l'expérience ou de s'y référer avant de s'établir. Ces jugements sont alors des *jugements a priori* puisqu'en eux, l'esprit n'a pas besoins de sortir de soi-même. Dans ces jugements, aucune nouveauté n'est apportée sinon qu'un renseignement sur ce qui était. Le jugement synthétique par contre est dérivé de l'expérience et offre une information nouvelle en procédant par *induction*. Ces jugements sont *a posteriori* mais manquent néanmoins de rigueur par rapport aux jugements *a priori*. La trouvaille de Kant est un troisième type de jugement qui serait à la fois rigoureux et fécond c'est-à-dire à la fois analytique et synthétique. Il le retrouve en mathématique et le nomme *jugement synthétique a priori*. Ce jugement sera le socle de la *Critique de la raison pure*.

2-1-2 Critique de la raison pure : la raison pose, se pose et s'oppose

La raison de par sa nature, s'élançait dans la conquête de toute chose mais elle arrive à se trouver devant certains problèmes qu'elle ne peut éviter et auxquels elle ne trouve aucune réponse. Ces questions dépassent en réalité sa portée (Kant, « Préface de la première Edition »). Tout le débat allant de la métaphysique rationnelle au scepticisme en donne pleinement la preuve. Elle ne peut néanmoins se résigner face à ces présupposés limites puisqu'il est certain que la connaissance existe notamment dans les sciences. Le scepticisme est alors inacceptable.

Ainsi le projet de critique n'est pas un projet de critique de courants philosophiques mais de la raison elle-même. La raison est comme appelée au tribunal en se posant afin d'analyser, d'examiner les prétentions de l'homme à la connaissance par le moyen de sa seule raison. Du coup, la *sensibilité* et l'*entendement* sont uniquement les deux facultés qui permettent de parvenir à la connaissance. Toute l'architecture du travail de Kant aura pour fondation ces deux facultés. A la sensibilité sera reliée dans la théorie transcendantale, l'esthétique transcendantale puis à l'entendement la logique transcendantale. La sensibilité aura deux cadres : l'espace et le temps qui sont des *formes a priori*. L'entendement est structuré suivant douze catégories *a priori*.

2-1-3 Critique de la sensibilité, de l'entendement et de la raison

Les objets concrets nous sont donnés immédiatement dans l'*intuition*. Cette intuition est sensible et fonde toute notre connaissance. La sensibilité est en elle-même passive et pure réceptivité. Par la sensation qui est *l'impression d'un objet sur la faculté représentative*, subvient une intuition des objets appelée *intuition empirique*. La condition de réalisation de cette intuition est *l'espace et le temps* qui sont des *formes a priori*. Cette connaissance sensible contient en effet les impressions qui sont issus de la *matière* et ses qualités sensibles puis de la *forme* qui est le cadre spatio-temporel. L'espace et le temps ne sont pas des données empiriques ni des concepts abstraits ou essences mais des représentations sensibles. Par ailleurs, l'espace n'est ni une essence applicable à plusieurs choses ni multiple. L'espace est le lieu de réalisation des objets. Il est également la condition pour que prenne place une

expérience et non une donnée de l'expérience. L'espace est la forme externe et le temps la forme interne des sens. Il s'en suit que la connaissance sensible est limitée aux phénomènes puisque les choses ne sont perçues qu'étant soumises aux formes de la sensibilité. Elles ne le sont que comme elles nous apparaissent et pas les choses en soi.

L'entendement permet de penser les objets perçus par la sensibilité. L'entendement ne reçoit rien du dehors mais a pour rôle d'ajouter quelque chose aux données sensibles, y apporter un lien, une synthèse. L'entendement par contraste à la sensibilité est actif, il est « spontanéité des concepts ». Roger Verneaux affirme que « sans concepts l'intuition sensible est aveugle, on ne sait pas, littéralement, ce qu'on voit ; et sans intuition les concepts sont vides, on ne pense rien »¹⁵.

La connaissance en elle-même est discursive et non intuitive et elle se fait par concepts. Elle procède par rangement du divers sous des représentations communes, par une unification qui est un processus de jugement. L'entendement est alors le pouvoir de juger. Dans tout jugement il y a la matière qui est ce qu'on juge et la forme la manière de juger.¹⁶ Les formes présentées par Aristote seront améliorées par Kant qui les organise suivant *la quantité, la qualité, la relation et la modalité*. Le tableau suivant illustre l'extension qu'il fit de cette organisation.

Quantité	Qualité
Unité	Réalité
Pluralité	Négation
Totalité	Limitation
Relation	Modalité
Inhérence et subsistance	Possibilité existence
Causalité et dépendance	Existence
Communauté	Nécessité

Ces différentes fonctions sont des *concepts purs* ou *catégories*. L'objectivation des phénomènes est rendue possible par les catégories. Les phénomènes sont multiples et donc subjectifs mais les catégories sont des lois universelles communes à tout esprit humain. Or, c'est l'objectivité qui fait la connaissance, l'universalité. Pour penser enfin un objet transcendant c'est-à-dire appartenant au « *noumène* », il faut que l'homme soit doué d'une intuition intellectuelle qu'il ne possède pas.

La fonction de la raison est de raisonner c'est-à-dire rattacher les jugements les uns aux autres suivant un principe de conséquence. Elle agit comme une *architectonie*.¹⁷ Elle est alors rattachée à l'entendement qui lui fournit les jugements qui constituent son objet. Avec ces objets, elle fait le travail de remonter de condition en condition pour chercher à atteindre l'absolu. Les concepts de la raison sont appelés *idées* et ne sont rattachés à rien du monde sensible. Les trois types de raisonnements : catégoriques, hypothétiques et disjonctifs ; donnent lieu à trois idées. L'unité absolue du sujet pensant qui correspond à l'*âme*, l'unité

¹⁵ Roger Verneaux, *Histoire de la philosophie moderne*, Beauchesne, Paris, 1958, p.151.

¹⁶ Cf. *Ibidem*.

¹⁷ « *La raison humaine est, de par sa nature, architectonique, c'est-à-dire qu'elle envisage toutes les connaissances comme appartenant à un système possible.* ». Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*.

absolue des phénomènes qui est le *monde*, l'unité absolue de tous les objets de la pensée (tant les phénomènes externes qu'internes) dans l'idée de *Dieu*. Ces trois idées sont de l'ordre du transcendant et ne peuvent faire l'objet de l'expérience et donc de la connaissance. La démarche chez le philosophe viennois est, à maints égards similaires à celle de Kant.

2-2 Wittgenstein et l'œuvre de clarification de la pensée

2-2-1 *Analyse logique du langage*

Pour comprendre Wittgenstein, il est nécessaire de savoir quelle est sa préoccupation philosophique touchant les problèmes du langage. En effet, Bertrand Russell déclare :

« Il y a différents problèmes touchant le langage. Premièrement, le problème qui se présente effectivement à nos esprits lorsque nous usons du langage dans l'intention de signifier quelque chose ; ce problème appartient à la psychologie. Deuxièmement, il y a le problème concernant la relation qui existe entre les pensées, les mots ou les énoncés, et ce à quoi ils renvoient ou qu'ils signifient ; ce problème appartient à l'épistémologie. Troisièmement, il y a le problème de l'usage des énoncés pour exprimer la vérité plutôt que la fausseté ; ceci appartient aux sciences particulières traitant des sujets des énoncés en question. Quatrièmement, il y a la question de la relation que doit avoir un fait (tel qu'un énoncé) avec un autre pour être capable d'être son symbole. Cette dernière est une question logique, et c'est celle qui intéresse M. Wittgenstein. »¹⁸

Dans le *Tractatus logico-philosophicus*, il s'agit de répondre à la question « que peut-on exprimer ? ». Pour y parvenir, les concepts sont mis à contributions. Il y montre que :

« le seul usage correct du langage est d'exprimer les faits du monde, que les règles a priori de ce langage constituent la logique, que le sens éthique et esthétique du monde relève de l'indicible et que la philosophie, parce qu'elle essaie de montrer les pièges du langage, est condamnée au silence. »¹⁹

Le livre propose une réponse à la question : que peut-on exprimer ? Cette réponse est résumée dans la préface de l'auteur ; « ce qui peut être dit doit être dit clairement ; et ce dont on ne peut parler il faut le passer sous silence. »²⁰. Pour Wittgenstein le seul langage pourvu de sens est donc celui qui produit une *image du monde*, c'est-à-dire, celui dont la *forme logique* reflète la *structure des faits*. L'auteur postule en effet que tout fait est exprimable en liaisons de propositions « atomiques » et dont la *valeur de vérité* ne dépend que de celle de ses ultimes composantes. Ainsi, assigne-t-il à la logique telle qu'initiée par le philosophe disciple de Platon, un sens et une finalité nouvelle.

2-2-2 *Rôle de la logique dans le langage selon Wittgenstein*

Dans cette nouvelle vision, et à la suite de Frege, Wittgenstein accorde un rôle fondamental aux connectifs *si... alors, non, et, ou bien*, ainsi qu'aux quantificateurs. Il y ajoute le signe d'identité et les appelle les *constantes logiques*. Il a, de plus, inventé un

¹⁸ Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, Editions Gallimard, 1993, p. 13-14.

¹⁹ Albin Michel, *Encyclopaedia universalis*, p.1577.

²⁰ *Ibid.* p.1578.

procédé formel appelé *tables de vérité* qui permet de définir les constantes logiques. Par exemple : montre que "p et q" est vrai quand p et q sont tous deux vrais et faux dans tous les autres cas. La valeur de vérité de "p et q" est déterminée sans ambiguïté par les valeurs des propositions qui la composent. Une expression vraie pour toutes les possibilités de vérité de ses propositions élémentaires est appelée *tautologie*. Une proposition fautive pour toutes les possibilités de vérité est appelée *contradiction*.

L'écriture devenue « formelle » est un moyen de distinguer des choses qui, dans le langage ordinaire, apparaissent comme confuses. Wittgenstein remarque, par exemple, que, dans le langage ordinaire, le mot "*est*" possède trois significations différentes qui correspondent à trois symboles différents. Parfois il est la copule reliant un sujet et un prédicat (Socrate est en train de philosopher), parfois le signe de l'identité (deux fois deux, c'est quatre), parfois l'existence (il est des démons). Ainsi nous avons besoin d'un langage qui n'emploie jamais le même signe avec des modes de signification différents, un langage gouverné par la logique.

Tout ce qui est proprement philosophique appartient à ce qui peut être seulement *montré*, à ce qui est commun au *fait* et à son *image logique*. De ce fait, résulte que rien ne peut être dit de correct en philosophie. « Ce qui peut être montré ne peut être dit. »²¹ Toute proposition philosophique est grammaticalement défectueuse, et ce que nous pouvons espérer obtenir de mieux par une discussion philosophique est d'amener les gens à voir que la discussion philosophique est une erreur.

Wittgenstein revient formellement sur la mission qui doit être celle de la philosophie. Dans le passage que nous allons citer plus bas, il campe sans ambages le véritable rôle de l'activité philosophique. Aussi écrit-il que :

« La philosophie n'est pas une science de la nature. Le but de la philosophie est la **clarification** logique des pensées. La philosophie n'est pas une théorie mais une activité. Une œuvre philosophique se compose essentiellement d'éclaircissements. Le résultat de la philosophie n'est pas de produire des propositions philosophiques mais de **rendre claires** les propositions. »²² (C'est nous qui soulignons)

Le concept monde est, dit Wittgenstein, "*l'ensemble des faits, non pas des choses*". Ces faits peuvent être plus ou moins complexes mais on peut les découper en faits simples. A chaque paire de propositions contradictoires (par exemple, "il pleut", "il ne pleut pas") correspond un et un seul fait par rapport auquel une des propositions est vraie et l'autre fautive.

L'existence d'un fait atomique est un fait positif, sa non-existence est un fait négatif. Ces faits simples, ou atomiques, Wittgenstein les appelle "états de choses" et l'état de choses est lui-même "*une liaison d'objets*". Un objet est un constituant possible d'un fait atomique ou, pour le dire autrement, les choses sont données dans une certaine relation (par exemple la

²¹ Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, Editions Gallimard, 1993, p.59.

²² *Ibid.* p.57

relation entre un objet et une couleur), l'ensemble de ces relations formant la structure logique du monde. Par nos paroles, nous nous faisons des « *tableaux* » des faits c'est-à-dire que nos représentations sont une transposition de la réalité où les éléments sont aussi reliés les uns aux autres. »²³

Tout ce qui est hors de ces faits (les valeurs, le bien, le beau, Dieu), bref tout ce qui relève de l'éthique ou de l'esthétique, ne peut être objet de science. « C'est pourquoi il ne peut y avoir de propositions éthiques. L'éthique ne se laisse pas énoncer. L'éthique est transcendante. » (Wittgenstein, 1993, p. 110). Ainsi, tout ce qui est en réalité le plus important dans la vie réside en dehors du monde. Nous ne pouvons dire le beau ou Dieu. Wittgenstein ne vise nullement ici à discréditer la métaphysique mais il veut montrer l'importance de l'indicible et de l'impensable de manière mystique. Qu'en est-il alors de la *philosophie* ?

La philosophie essaie de dire ce que justement le langage ne peut pas dire. La philosophie n'est pas qualifiée à dire quelque chose du monde parce que le langage qu'elle utilise n'a pas la clarté du langage logique. Les commentateurs de Wittgenstein sont clairs là-dessus :

« Les philosophes deviennent la proie des pièges que la langue leur tend. Il faut donc au philosophe une langue claire et précise et, pour Wittgenstein, la philosophie doit être cette activité de clarification du langage. La philosophie doit "montrer" la forme logique de la réalité mais, nous l'avons vu, "ce qui peut être montré ne peut pas être dit". En voulant montrer l'indicible, le philosophe se condamne au silence, comme en témoigne le *Tractatus*. « Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence²⁴ ».

2-2-3 *De la logique formelle au langage naturel*

Le progrès de la méditation wittgensteinienne porte essentiellement sur deux points. D'abord, « le centre d'intérêt du philosophe n'est plus la langue formalisée mais la langue naturelle. Ensuite, il renonce donc à ne considérer que les modes d'expression aux règles précisément formulables, et s'attache au contraire aux aspects les plus fluides de la *grammaire* »²⁵. Wittgenstein s'aperçoit que le langage, a d'innombrables et diverses sortes d'utilisations. Il ne s'agit donc plus de fixer l'usage correct du langage (dont le modèle idéal était celui de la logique symbolique) mais d'étudier les multiples façons dont les hommes l'utilisent. « A l'image du langage comme *tableau* se substitue l'idée du *jeu*. En logique, on ne considère que les énoncés déclaratifs : *cette fleur est jaune ; aujourd'hui il fait beau*, etc. Mais il existe bien d'autres façons d'utiliser le langage. Par exemple je peux exprimer un commandement ou une requête (*viens ici, reste tranquille*), faire des conjectures, inventer une histoire, remercier, saluer, prier, etc. »²⁶

Wittgenstein fait la liste des jeux de langage. Parmi ceux-ci citons-en quelques exemples : *le commandement, la description, la formation et l'examen d'une hypothèse*,

²³ sos.philosophie.free.fr/wittgens.php. Cf. aussi le *Tractatus logico-philosophicus*, Editions Gallimard, 1993.

²⁴ *Ibid.* p.112.

²⁵ Albin Michel, *Encyclopaedia universalis*, p.1580.

²⁶ sos.philosophie.free.fr/wittgens.php

l'invention d'histoires, la découverte d'énigmes, la traduction d'une langue dans une autre, l'expression d'une sensation, etc. Il recommande d'étudier les usages du langage à partir du contexte d'une forme de vie. Il faut faire attention aux différents usages des phrases car c'est cela qui constitue un jeu de langage. On pourrait imaginer un langage privé dans lequel une personne exprimerait ses expériences intérieures pour son seul usage. Et Wittgenstein en parle effectivement ! Mais ici encore, l'auteur retient le concept de langage privé mais lui donne un contenu nouveau après avoir passé l'expression sous la crible de la critique.

En effet, un langage privé est un langage dont les mots « *se rapportent à ce qui ne peut être connu que de la personne qui parle : à des sensations personnelles immédiates.* » Certaines doctrines philosophiques (notamment empiristes) pensent que nous ne pouvons connaître que nos propres expériences et que donc, un langage privé est possible. Pour Wittgenstein la notion de langage privé repose sur deux erreurs :

- La première erreur est de croire que toute expérience est personnelle. Wittgenstein critique la théorie selon laquelle quelqu'un ne saurait ce que signifie la douleur qu'à partir de ses propres expériences douloureuses ; car alors on ne pourrait enseigner la signification du mot "douleur" à un homme. On peut certes donner un nom à une sensation mais ceci suppose une préparation qui n'est possible que dans un langage public.
- Deuxièmement, qui pourrait alors vérifier que cette personne qui aurait un langage privé respecte les lois de son propre langage ? Si j'utilise un mot incorrectement, autrui peut me le faire savoir, ce qui n'est pas le cas dans le langage privé.

Le langage privé est donc un mythe et le subjectivisme est un leurre. La signification des mots n'est pas un acte interne et personnel du locuteur. Les jeux du langage ont leurs règles et c'est la tâche du philosophe que de décrire la « *grammaire* » de nos jeux *de langage*.²⁷

III- KANT ET WITTGENSTEIN : DEUX PENSEURS SI LOIN, SI PROCHES

Outre les arguments courants comme ceux qui consistent à dire que tel penseur a influencé tel autre venu plus tard, nous venons de jeter, dans les deux premières parties de ce travail, les éléments d'une influence certaine que Kant a eue sur Wittgenstein. En effet, au fil des temps, bon nombre d'interprètes de Wittgenstein ont essayé de trouver un lien étroit entre le philosophe linguistique et Kant. En tentant à notre tour une telle comparaison, nous pouvons conclure que, du point de vue du style et du mode d'expression des deux penseurs, il existe un trait commun : le style transcendantal. L'œuvre de Wittgenstein, traditionnellement divisée en deux périodes à savoir le « *Tractatus logico-philosophicus* », puis « *Les Recherches philosophiques* » en sont les deux témoins éminents²⁸, tandis que des trois Critiques de Kant, la *Critique de la raison pure* est la première preuve de notre réflexion et analyse.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Christiane CHAUVIRE, Jérôme SACKUR, *Le vocabulaire de Wittgenstein*, ellipses Edition Marketing S.A. 2015.

On remarque que Wittgenstein dans ses œuvres, tout en se proposant d'établir sans ambages les limites de l'usage du langage, suit, comme nous venons de le souligner, dans une certaine mesure, une démarche qui peut être dite transcendantale, démarche propre et spécifique à Kant.

3-1 « Le grammatical » comme héritier du « transcendantal ».

C'est à présent bien visible : la philosophie de Wittgenstein porte dans son style un vocabulaire tiré et inspiré des œuvres des philosophes et logiciens Gottlob Frege et Bertrand Russell. Mais comment pourrait-on alors réussir à établir un rapport philosophique entre Wittgenstein et Kant ?

Pour le penseur autrichien, « le but de la philosophie est la clarification des pensées » et « la philosophie doit rendre claires et délimiter avec précision les pensées qui, autrement, seraient troubles et confuses²⁹ » Ainsi entreprend-il un chemin de refonte de la logique à travers ses œuvres. Son *Tractatus* est un chef d'œuvre constitué d'aphorismes numérotés qui se propose de répondre à cette question importante de clarification en essayant de tracer les limites légitimes du langage, car pour lui « les limites de mon langage signifie les limites de mon monde » (Wittgenstein, *Tractatus*...5.6).

Cette démarche de refonte est dans une certaine mesure analogue à l'itinéraire suivi par Kant dans l'élaboration de sa critique de la raison pure ; où pour le philosophe de Königsberg, les penseurs se sont laissés embourbés dans l'erreur en s'attribuant en tant que sujet la connaissance et la maîtrise de la réalité nouménale. « Ils se sont égarés alors dans le fantasmagorique » dira-t-il. (HERSCH, *L'Étonnement philosophique, une histoire de la philosophie* ; p. 213).

Nous voyons ainsi « l'une des intentions essentielles de la philosophie kantienne qui était justement de prouver qu'un savoir absolu était impossible³⁰ » clouant ainsi, l'homme à sa limitation et s'affirmant par ailleurs en penseur anti-demiurge. Pour le prouver, Kant use d'un savoir riche et rigoureusement organisé à la manière de Leibniz son Maître à penser.

De cette même façon, la démarche Wittgensteinienne peut, à une certaine limite, être dite « transcendantale ». Ainsi, si Kant s'était résolu à relever les limites de l'objectivité, Wittgenstein cherche à déterminer les limites du langage. La méthode suivie semble similaire. Or, la technique ou la méthode de travail de clarification est d'une importance capitale dans l'élaboration d'une pensée. A la suite de Kant, Wittgenstein l'a bien compris : « Comprendre une phrase, c'est comprendre un langage, et comprendre un langage c'est adopter une technique. (Wittgenstein, *Investigations philosophiques*). » Cette technique fait un usage massif des concepts, anciens ou nouveaux, pour s'arborer en pensée.

²⁹ Wittgenstein, *Tractatus logico philosophicus* 4.112, in *Wittgenstein et les limites du langage* de Pierre HADOT Edition Vrin, Paris,

³⁰ HERSCH, *idem*.

En outre, de même que le concept de *l'entendement* est au service de *l'intuition* chez Kant, *la grammaire*³¹ est au service du *jeu de langage* chez Wittgenstein. Or nous savons que pour Wittgenstein, interpréter la logique de notre langage nous porte à croire que toute connexion grammaticale doit prendre pour appui un processus, un évènement ou une expérience vécue intérieurement, cette expérience intérieure n'étant rien d'autre que l'intuition de laquelle Kant affirmait que le concept sans l'intuition n'était qu'une forme vide.

Par ailleurs, nous notons que Wittgenstein a été influencé par les épistémologies « transcendantales », surtout développées par les physiciens Ludwig Boltzmann et Heinrich. Cela l'aidera plus tard à assumer l'héritage du transcendantalisme kantien, qui donna lieu à une interrogation sur les différents modes de figuration possibles d'un même contenu, sur la nécessité de dissoudre certaines questions philosophiques illégitimes. Cela par un travail de clarification « grammaticale » en laquelle est éliminé toute référence aux obscurs concepts (newtoniens de force) pour faire place à une grammaire systématique. Aussi arbore-t-il des arguments rigoureux, ainsi que des perspectives originales qui enguirlandent indubitablement sa pensée axée sur l'indicible rapport du langage vis-à-vis de la réalité.

Outre cela, nous disons que l'idée de Wittgenstein, cherchant à promouvoir la philosophie, se rapproche en partie du criticisme dans sa version kantienne à travers la critique de la métaphysique. Cela est très sensible dans le *Tractatus* où ladite critique s'établit sur une théorie générale du symbolisme. Mais ceci ne signifie pas que chaque penseur n'a pas son originalité, loin s'en faut !

3-2 L'originalité de Wittgenstein ou les limites du dicible.

Malgré les nombreux exemples visant à faire hériter Wittgenstein de la philosophie de Kant, force est de constater que ce philosophe demeure toujours spécial pour avoir su penser avec originalité le langage. En effet, Wittgenstein est le premier à traiter le langage comme représentation. Il ne se soucie pas du point de départ traditionnel. Tout se passe comme si la représentation joue toute seule. Elle ordonne tout à ses lois. L'originalité se trouve dans ce fait de vouloir que le langage représente. Shibble, en lectrice attentive de Wittgenstein écrit :

*« Une autre originalité du système Wittgensteinien est l'abandon du primat de la représentation de l'idée, notion longtemps utilisée par les philosophes de la connaissance. Comment un objet peut-il se substituer comme connu pour un sujet et par un sujet ? Il faut une médiation qui le représente : Une sensation ou une image mentale. Cette conception sera abattue par Wittgenstein qui mettra le langage du côté de la représentativité, tout en centrant la philosophie sur le langage. »*³²

Si le grammatical est l'héritier du transcendantal, ce n'est pas au sens où le premier est la version linguistique du second. On ne peut au contraire commencer à penser au sein du cadre de la grammaire qu'une fois ayant éliminé le transcendantal, nous dira la professeure Anat MATAR (Professeure à l'université Tel-Aviv).

³¹ Encore appelée « pouvoir de règles »

³² Warren Shibble, *Revue internationale de philosophie* ; Volume 27, N° 106, p 527.

En outre, si la méthode de Wittgenstein semble renverser le transcendantaliste kantien, elle n'en relève pas moins d'un projet de révolution en philosophie dont l'expression, du *Tractatus* aux *Recherches* rappelle singulièrement les termes employés par Kant au moment de redéfinir la nature et l'objet de la connaissance. Wittgenstein aura donc le mérite d'oser tracer une limite à l'expression des pensées, le mérite de tracer une limite entre l'expression linguistique pourvue de sens et celle dépourvues de sens. Une « délimitation qui n'a d'objet que l'expression des pensées et non la pensée elle-même. Ainsi, accomplir une telle tâche nécessiterait de pouvoir penser ce que nous ne pouvons pas penser ». (Chiara Pastorini, *Ludwig Wittgenstein, une introduction*, p. 44)

Wittgenstein admet un sujet de volonté mais refuse non seulement qu'il y ait un *ego cogitans* au sens cartésien, mais aussi le sujet transcendantal au sens kantien, convaincu que ce dernier ne fait pas la connaissance. C'est pour cette raison qu'il n'a pas manqué de tracer les limites du langage et du sujet dans le *Tractatus* et dans les *Carnets* : « Le sujet n'appartient pas au monde, mais il est une frontière du monde ».

CONCLUSION

Certes Kant et Wittgenstein ont deux philosophies parallèles. Le premier répond à la question que puis-je connaître ? -développant les limites de la connaissance-. Le second répond la question que puis-je dire ?- établissant ainsi les limites du dicible. Mais les deux penseurs accordent une grande importance aux concepts : leur philosophie est toute faite de concepts. Leur démarche méthodologique revêt une importance intellectuelle riche. De la sorte, la philosophie de Wittgenstein recèle de nombreuses et enrichissantes similitudes, tant du point de vue de la méthodologie que du point de vue du style ascétique des leurs écrits. Les réponses auxquelles Wittgenstein parvient recourent et prolongent les réponses de Kant et en sont même parfois une radicalisation³³. Au terme de notre analyse, nous pouvons retenir que le concept, idée abstraite et générale de l'entendement se clarifie chez Kant en concepts purs *a priori* ou catégories de l'entendement et en concepts *a posteriori*. De son côté, Wittgenstein avec son *Tractatus*, entend guérir la philosophie de ses maladies de langage en débarrassant la pensée des pièges que ne cesse de lui tendre le langage- la rendant ainsi plus accessible. Si le concept a une vie, c'est surtout avec les différents maniements ou plus exactement les remaniements (les différentes manipulations) opérés par les deux auteurs que nous le certifions. Un concept devient, entre leurs mains, quelque chose d'opérationnel ou d'opérateur dans l'entreprise de la construction d'une pensée logique.

³³ Melika Ouelbani, « Wittgenstein et Kant », In *Le Dicible et le connaissable*, Tunis, 1996.

REFERENCES

- ALQUIÉ F., 2015, DESCARTES R.1596-1650, in : Encyclopaedia universalis.
- BELLIER J.-C., *Kant et le kantisme*, Paris, Armand Colin, 1998.
- BLANCHÉ R., 1968, *Introduction à la logique contemporaine* ; Collection U Armand Colin.
- BLAY M., 2009, *Dictionnaire des concepts philosophiques*, Espagne, Larousse.
- BOBE, 2010-2011, *L'Introduction à la philosophie du Langage*, CEPF.
- BOCHART-FIEVEZ J., 1996, *Richesse du vocabulaire*, Tome 3, Louvain-la Neuve, Duculot. Boeck, 1ère édition.
- BONNARD H. et REGNIER C., 1995, *Petite grammaire de l'ancien française*, Paris, Magnard.
- BRUNO F., *Histoire de la langue française en 13 volumes*.
- CHAUVET L.- M., 1987, *Du symbolique au symbole*, Paris. Cerf,
- CHAUVIRE C., SACKUR J., 2015, *Le vocabulaire de Wittgenstein*, ellipses Edition Marketing S.A.
- CHIARA P., 2011, *Ludwig Wittgenstein, Une introduction*, Agora.
- COLLECTIF, 1973, *Dictionnaire des grandes philosophes*, Privat Editeur, Toulouse.
- COLLECTIF, *Grammaire latine*, Niveau 5ème et 4ème.
- DU BORD C. H., 2007, *La philosophie tout simplement*, Paris, Eyrolles.
- DUROZ G. et ROUSSEL A., *Dictionnaire de philosophie*, Italie, Nathan, 2009.
- FREGE G., 1971, « Que la science justifie un recours à l'idéographie », in *Ecrits logiques et philosophiques*.
- GODARD, J. (1620). *La Langue française*, Lyon, N. Jullieron.
- GODIN C., 2007, *La philosophie pour les nuls*, Paris, First-Gründ.
- HADOT P., 2014, *Wittgenstein et les limites du langage*, Ed. J. Vrin.
- HERSCH J., 2008, *L'Etonnement philosophique, une histoire de la philosophie* ; Edition Gallimard.
- JAKOBSON Roman, 2004, *Le dictionnaire des sciences humaines*, Paris, Édition Sciences Humaines.
- JERPHAGNON L., 1973, *Dictionnaire des grandes philosophies*, Toulouse, Edouard Privat.
- KANT E., 1987, *Critique de la raison pure*, Paris, Flammarion.
- LACROIX J. (de la), 1998, *Kant et le kantisme*, Col. Que sais-je ?, Ed. 12, Paris, PUF.
- LALANDE, André, 1999, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, P.U.F.
- LECLERCQ B. 2008, *Introduction à la philosophie analytique : la philosophie comme méthode*, De Brouwer.
- ORTIGUES E., 1962, *Le discours et le symbole*, Aubier, Paris.
- OUELBANI M., 1996, *Wittgenstein et Kant, Le Dicable et le connaissable*, Tunis.
- QUINE W. O, 2004, *Du point de vue logique*, éd. Vrin.
- , 2006, *Logique élémentaire*, éd. Vrin, Paris.
- , 1999, *Le Mot et la Chose*, éd. Flammarion, Champs
- RUSS J., 2003, *Philosophie. Les auteurs, les œuvres*, Ed. Bordas, Paris.
- VERNEAUX R., 1958, *Histoire de la philosophie moderne*, Beauchesne, Paris.
- WARREN S., *Revue internationale de philosophie* ; Volume 27.
- WITTGENSTEIN L., 2006, *De la certitude*, Ed. Gallimard, Paris.
- , 1993, *Tractatus logico-philosophicus*, Ed. Gallimard, Paris.